

PREMIERE PARTIE.

1837-1838.

CHAPITRE I.

LE SERMENT.

Sur la rive du Richelieu, à seize milles plus haut que Sorel, s'élève le village de Saint-Denis. Vous voyez de loin le clocher de son église paroissiale et les pignons de ses maisons blanches qui se mirent dans les eaux.

Quand vous approchez plus près—si vous êtes en été—vous jouissez d'un coup d'œil magnifique.

Sur une étendue qui se déroule sans accidents de terrain jusqu'au pied des montagnes de Belœil, vous voyez, autour des maisons, des blés qui jaunissent, des arbres chargés de fruits, ainsi qu'une variété infinie de fleurs.

Si vous êtes en automne, vous entendez dans les champs les voix calines des jeunes filles et les rires francs des gars qui travaillent sous le commandement du père.

Il y a un demi siècle, on y entendit tonner le canon des troupes anglaises, et ces vieux arbres qui vous ombragent portent encore des cicatrices de cette époque de troubles. S'ils pouvaient parler ils vous raconteraient de combien de vaillant défenseurs de la nationalité, de combien d'obscur martyrs d'un gouvernement despotique, ils ont recueilli le dernier soupir.

C'est à cette époque de bouleversement national—mi huit cent trente-sept—que commence notre récit.

Vers la fin d'août de cette année, François Bourdages, une "jeunesse" du deuxième rang de Saint-Denis, donnait ce qu'on appelle une grande veillée.

Il avait engagé un joueur de violon et un joueur d'accordéon. Deux musiciens dans la même veillée, cela ne s'était jamais vu dans ce rang de Saint-Denis. Il y avait des jolies filles et des jolis garçons, venus jusque de Saint Antoine.

C'est que François Bourdages faisait bien les choses et quand il donnait une veillée, on était certain de s'amuser.

Dès sept heures les invités commencèrent à arriver. Ce furent d'abord les voisins. Comme ils demeuraient près, ils vinrent à pied. Ensuite arrivèrent les gens des concessions. Ceux-là se rendirent en voiture et arrivèrent un peu plus tard, tous ensemble dans de grandes charrettes.

Les "jeunesses" n'étaient pas seules; les vieux avaient trouvé un prétexte pour se rendre au deuxième rang et s'étaient mis deux ou trois dans chaque voiture.

Lorsqu'elles arrivèrent chez François Bourdages, il y avait déjà une quinzaine d'invités de rendus. Les uns se mirent aux fenêtres, les autres sortirent sur le perron. Ces derniers aidèrent les nouveaux arrivants à sauter à terre, pendant que les plus galants de la bande dételèrent les chevaux.

Tous les invités entrèrent dans la maison. Homère Paradis commença à accorder son violon et les cavaliers commencèrent à choisir leurs blondes.

Ce fut bientôt une danse générale. Exilda, la sœur de François se multipliait en sa qualité de fille de la maison. Elle avait un sourire pour les uns